

MARCEL PROUST

Marcel Proust avec des amis
(debout sur une chaise,
Jeanne Pouquet, un des
modèles de Gilberte Swan)
sur un court de tennis du club
du boulevard Bineau à Neuilly,
en 1891 (Photo : Getty Images)

L'éternel jeune homme

**Cette année, nous célébrons
le centième anniversaire
de la disparition de Marcel Proust.
Avec *À la recherche du temps
perdu*, il a bâti un univers mêlant
réalité et fiction, qui continue
de vivre aujourd'hui. La lecture
de son cycle romanesque
est comme la vision de la mer,
toujours semblable et toujours
recommencée. Le lit-on dix fois,
dix fois on en fait une nouvelle
lecture. Hommage à l'éternel
jeune homme.**

Un matin du printemps 1922, Marcel Proust, enthousiaste, déclare à sa fidèle gouvernante Céleste Albaret, qu'il n'appelle pas autrement que ma chère Céleste : « C'est une grande nouvelle. Il est arrivé une grande chose... Cette nuit, j'ai mis le mot fin. Maintenant je peux mourir. Je ne suis plus inquiet. Mon œuvre peut paraître. Je n'aurai pas donné ma vie pour rien ». Ce mot fin, si difficile à écrire pour lui, n'a pas mis un point final à son travail car, ensuite, il n'a jamais cessé de corriger et de recorriger son manuscrit, comme à l'habitude, jusqu'à son dernier souffle. La mort, qu'il pressentait,

le fauche quelques mois plus tard, dans la matinée du 18 novembre. « Mon frère aurait pu vivre plus longtemps s'il avait accepté de vivre la vie de tout le monde, mais il a voulu cela pour son œuvre. Nous n'avons qu'à nous incliner », rappellera Robert, le cadet de la fratrie, devant la dépouille de son aîné.

Proust est né deux fois. La première, le 10 juillet 1871, dans le 16^e arrondissement parisien, lorsque sa mère lui donne naissance et la seconde, en 1907, lorsqu'il écrit l'incipit de *Du côté de chez Swann*, le premier volume de sa célèbre suite romanesque. Fils d'Adrien Proust, professeur de médecine, et de Jeanne Clémence Weil, fille d'un agent de change, à la culture riche et profonde, il grandit dans une famille particulièrement favorisée. Malheureusement, de graves problèmes respiratoires, dus à un asthme virulent attribué à la difficile grossesse de sa mère pendant le siège de Paris et la Commune, l'affecteront toute sa vie.

Très tôt, il commence à écrire. Les amis de passage chez ses parents le surprennent souvent, assis à la table de la salle à manger, devant des cahiers et des livres. Plus tard, rentrant de soirée où il a emmagasiné toutes sortes d'informations (anecdotes, dialogues, portraits...), il écrit dans sa chambre. Il suit des études fractionnées au lycée Condorcet à cause de son asthme, ce qui ne l'empêche pas de faire son service militaire. Une fois libéré, il s'inscrit à la Sorbonne où il obtient une licence ès lettres en 1895. Un an plus tard, il publie un recueil de poèmes en prose, ignoré du public, mais pas de la critique qui l'éreinte. L'écrivain Jean Lorrain s'étant montré particulièrement féroce, il lui demande



réparation et ils se retrouvent sur le pré, pistolet à la main. Heureusement, personne n'est blessé.

Il fréquente les salons du faubourg Saint-Honoré et du faubourg Saint-Germain, les cafés concerts, les restaurants à la mode, se frottant à la grande bourgeoisie, à la haute aristocratie, aux artistes et aux écrivains. Il y gagne une réputation de dilettante mondain. Il ébauche un livre, *Jean Santeuil*, (publié en 1952 !), et commet quelques traductions, préfaces et articles. Et continue à accumuler observations, notes et informations, dont il se servira pour *La recherche*.

Fin 1906, il s'installe au 102, boulevard Haussmann (Paris 8^e). Souffrant du bruit, il fait entièrement tapisser sa chambre de liège et s'y trouve comme à l'intérieur d'un « énorme bouchon ». Il quittera cet appartement en 1919 pour le 44, rue Hamelin (16^e) où il vivra jusqu'à sa mort. En 1907, il commence l'écriture de *Du côté de chez Swann*, le premier livre de *La Recherche*, qu'il publie à compte d'auteur, après avoir essuyé un refus de Gallimard. C'est à cette époque que Céleste Albaret, la femme d'Odilon, son chauffeur de taxi habituel, entre à son service. Cet homme, « charmant et très gentil », lui fait d'abord porter des livres à ses amis, enveloppés dans un papier rose pour les femmes et bleu pour les hommes ; elle fait la « courrière », comme il dit. Très vite, elle prend une importance grandissante dans sa vie et devient sa gouvernante et sa confidente. Elle est le témoin privilégié de la seconde vie de cet « éternel jeune homme », selon la formule de Léon Daudet.

Comment se déroule une journée de Marcel

Proust ? Nous ne connaissons de ses habitudes de travail que ce que nous en a dit sa chère Céleste. Ainsi, l'été, de 1907 à 1914, il se rend à Cabourg, au Grand Hôtel, où il retient invariablement la chambre 137 (aujourd'hui 414), ainsi que celles attenantes et du dessus. Dormant le jour, écrivant la nuit, comme à Paris, il ne veut avoir « ni voisin ni personne qui marche sur ma tête ».

Il y emporte une grosse valise « très vieille et usagée, mais encore très solide, en carton, dur comme du fer, recouvert d'une toile beige », où il enfourne tous ses manuscrits, son bien le plus précieux. Il ne s'en sépare jamais. Il voyage aussi avec une énorme malle à roulettes qui contient tous ses vêtements et des couvertures propres (au cas où celles de l'hôtel sentiraient la naphthaline !) Un soir de septembre 1914, de retour à Paris, il déclare à Céleste d'un ton péremptoire : « J'ai fait ce voyage à Cabourg avec vous, mais c'est fini. Je ne ressortirai jamais plus. Jamais plus je n'irai à Cabourg ou ailleurs. Les soldats font leur devoir (ndlr : la France a déclaré la guerre à l'Allemagne le 3 août), puisque je ne peux pas me battre comme eux, le mien est d'écrire mon livre, de faire mon œuvre. Le temps me presse trop pour que je puisse me consacrer à autre chose. » Ils défont les bagages, rangent les livres, les cahiers de notes et les manuscrits, enferment définitivement les pardessus de voyage dans l'armoire.



1

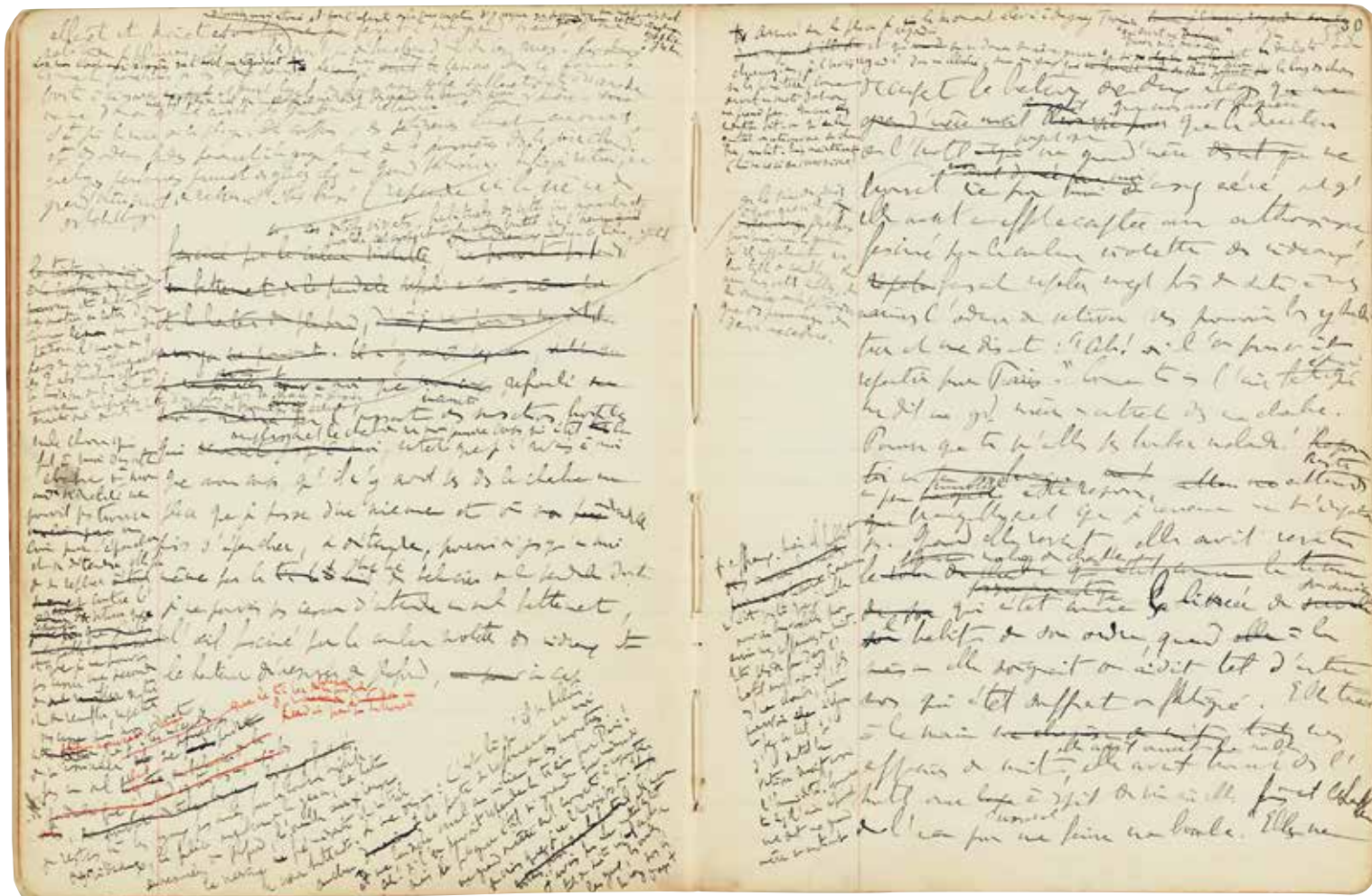
Ce soir de septembre 1914, il entre volontairement dans une vie de reclus pour les huit dernières années de sa vie. L'écrivain entame alors un long, douloureux et dur combat contre la maladie et le temps.

Proust vit alors « à l'envers », écrit Céleste, mais hors du temps.

Sauf dans la cuisine et la chambre de sa gouvernante, le jour ne pénètre jamais dans l'appartement. Dans sa chambre aux murs recouverts de liège, aux volets constamment fermés devant des doubles fenêtres et aux épais rideaux bleus, il s'isole du monde. « On n'entendait même pas le bruit du tramway sur le boulevard. Nous vivions dans l'électricité ou la nuit perpétuelle. »

Enfermé dans sa bulle, avec la seule compagnie des livres, des notes et des pages blanches, il travaille, semble-t-il, sans répit. Dort-il seulement ? Céleste finit par en douter. « Il se reposait oui, il somnolait sûrement, quant à dormir ? » Un jour qu'elle lui demande : « Quand dormez-vous ? », il répond : « Je ne sais pas ». Parfois elle s'approche en catimini de la porte et n'entend qu'un profond silence, mais il lui dit distraitement, un peu plus tard : « À telle heure, vous êtes venue, je le sais ».

Sa journée débute l'après-midi, à son réveil, par un rituel bien établi. Souvent oppressé par cet asthme qui ne le quitte jamais, il se fait une fumigation avec une



2

1 Un agenda de 1906 ayant servi de carnet de notes à Marcel Proust (Photo : Gallica/BnF)

2 Manuscrit annoté par Marcel Proust (Photo : Gallica/BnF)

poudre, qualifiée de spéciale, qu'il fait brûler dans une soucoupe, non pas à l'aide d'une allumette qui pourrait le faire suffoquer, mais avec un petit carré de papier vergé enflammé à une bougie qui reste constamment allumée, sur une petite table derrière le chevet de son lit. Après avoir fumé, il prend généralement son café, dont la préparation fait l'objet de tout un cérémonial. La veille, il indique vers quelle heure il souhaite qu'il soit prêt, mais on ne lui apportera qu'après qu'il aura sonné. Les grains viennent de chez Corcellet, tout comme le filtre et le plateau d'argent sur lequel il est servi. On bourre le filtre de café moulu très fin ; l'eau passe ensuite goutte à goutte, lentement, très lentement, longtemps, très longtemps ; l'« essence de café » ainsi obtenue est gardée au bain-marie. S'il appelle à 18 heures et non à 16 heures comme prévu (à cause de son asthme ou d'une fumigation prolongée), il faut recommencer toute l'opération.

Le lait fait aussi l'objet de soins particuliers. Une crémère du quartier le dépose sur le palier du petit escalier de service, sans sonner, pour ne pas le réveiller au cas où il dormirait. Elle repasse vers midi et si les bouteilles n'ont pas bougé, elle les change. Une fois qu'il a sonné, Céleste apporte la petite cafetière, le pot de lait, le bol, le sucrier et le croissant avec le courrier et la presse.

Grand lecteur, avide de nouvelles, Proust suit aussi bien la politique que la littérature,

la bourse que les arts. Il lit surtout *Le Figaro*, *Le Journal des débats*, *Le Temps*, la presse financière et de nombreuses revues comme *Le Mercure de France*, *La Revue de Paris*, *La Nouvelle revue française*, *L'Illustration*. Alors qu'il n'aime pas les extrêmes, il lit régulièrement le journal royaliste *L'Action française*. Ce dreyfusard trouve que les articles littéraires y sont excellents et aime le style de Léon Daudet. « Il a un talent fou. Dommage qu'il soit si excessif dans ses idées. Je me demande comment le gouvernement laisse passer ses écrits. » Il a une égale admiration pour un autre de ses amis, Léon Blum. Il aime Georges Clemenceau pour son énergie, Aristide Briand pour son éloquence, Joseph Caillaux pour sa compétence financière et Jean Jaurès pour son courage. « Ce grand homme est le seul qui aurait pu nous éviter cette guerre stupide ». Il ajoute à ses lectures *Le Journal de Genève*, le mieux informé à ses yeux, parce que neutre. Curieusement, lui qui est incommodé par la moindre odeur, ne l'est pas par celles du papier et de l'encre.

Une fois le café avalé, la presse dépouillée, le courrier lu, cet homme pressé se plonge dans l'écriture. Protégé par deux couvertures, le dos calé par deux oreillers, il travaille dans son lit de cuivre aux barreaux ternis par les



fumigations. Il n'a que ses genoux pour pupitre. Malgré cette position inconfortable, il écrit étonnamment vite, sans jamais être engourdi ou ankylosé, et il se satisfait très bien de cette situation. Un jour, un de ses amis, le banquier Horace Finaly, lui offre une superbe table de lit, ancienne et de grand prix, faisant office d'écritoire, il dit à Céleste : « Regardez comme c'est beau et comme c'est bien fait... Mettez-la de côté, je ne m'en servirai jamais. » Sa plume, toujours une Sergent-Major, court sur le papier qu'elle couvre d'une écriture fine. Il fait régulièrement tomber ses porte-plumes, mais il s'interdit de les ramasser par peur de la poussière, aussi en a-t-il toujours une bonne quinzaine à sa portée. Sa phobie des microbes ne fait qu'empirer avec le temps et, à la fin de sa vie, il fait désinfecter son courrier au formol avant de l'ouvrir. Ses porte-plumes sont du modèle pour écolier (simple manche de bois à l'extrémité duquel on introduit une plume), tout comme l'encrier carré en verre. Aucun luxe dans ses instruments d'écriture : « Il me suffit d'avoir de l'encre et du papier. Faute de porte-plume, je me débrouillerais avec un simple bâtonnet. » Il ne range ni ne ramasse quoi que ce soit sur son lit. Aussi, quand il s'absente, Céleste en profite pour faire la chambre et débarrasser ce capharnaüm des journaux, des papiers divers et même des mouchoirs et des porte-plumes qui l'encombrent.

Son bric-à-brac cache toute une organisation bien rodée, ergonomique même, avec, à portée de main, trois types de documents. Tout d'abord ses cahiers noirs, ainsi nommés parce que protégés par une molesquine noire. Ils sont couverts d'une fine écriture régulière, sans ratures, contrairement au fatras de ses

En septembre 1914, Marcel Proust entre en quasi-réclusion et se consacre durant huit années à écrire son œuvre

manuscrits qui font le désespoir de son imprimeur. Les textes de ces cahiers, détruits au fur et à mesure de leur utilisation, servent de colonne vertébrale à la rédaction de ses livres.

Heureusement, il nous reste ses petits cahiers de notes, étroits et tout en hauteur, sur lesquels il note impressions et idées, et surtout ceux qu'on a appelés ses nouveaux cahiers, c'est-à-dire ses manuscrits, le cœur de son œuvre, dont la Bibliothèque nationale conserve 75 exemplaires. Cartonnés, renforcés par de la toile, ils sont extrêmement épais. Ses corrections sont si nombreuses et les pages si surchargées qu'il doit coller des feuilles en vis-à-vis pour y apporter de nouvelles modifications et corrections. Un de ces béquets (ainsi nomme-t-on ces feuilles additifs), présenté dans une exposition, était plié en accordéon et mesurait 1,40 m une fois déployé !

Toutes ses corrections, ses rajouts, ses changements montrent une constante insatisfaction. Même ses épreuves d'imprimerie sont un fatras de corrections, extrêmement longues, avec des annotations à n'en plus finir, d'innombrables lignes supprimées. Parfois devant une page martyrisée, difficilement déchiffrable par tout autre que lui, il se laisse aller à un « j'ai bien travaillé ».

Céleste Albaret posant dans une reconstitution de la chambre de la rue Hamelin au domicile parisien de Jacques Guérin, parfumeur et bibliophile proustien, 1953. (Photo : Hubert de Segonzac/ Paris Match)

LE MONDE DU TRAVAIL ÉVOLUE, CIDER AUSSI.

CIDER 

RETROUVEZ CIDER, MAISON D'ÉDITION DE MOBILIER DESIGN POUR ESPACES TERTIAIRES & CONTRACT, SUR WORKSPACE EXPO, LE SALON PROFESSIONNEL DÉDIÉ AU DESIGN, AU MOBILIER ET À L'AMÉNAGEMENT DES ESPACES DE TRAVAIL. VENEZ Y DÉCOUVRIR NOS PRODUITS ORIENTÉS NOUVEAUX USAGES DE TRAVAIL ET NOTRE NOUVELLE IDENTITÉ VISUELLE LES 30, 31 MAI ET 1ER JUIN À LA PORTE DE VERSAILLES.

Paris | Lyon | Genève | Padoue
cider.fr • rp@cider.fr

Dans sa chambre sont installées deux bibliothèques remplies de livres,

mais Proust consulte surtout le Gotha ou un dictionnaire pour vérifier les noms et, bien sûr, ses notes. Il n'allume ni le grand lustre ni les deux candélabres et préfère utiliser sa petite lampe de chevet qui n'éclaire que son papier et laisse son visage dans l'ombre. Il ne quitte jamais sa chambre dans la journée ; il ne se sent nulle part aussi bien que dans son lit, entouré de tous les personnages auxquels il donne vie.

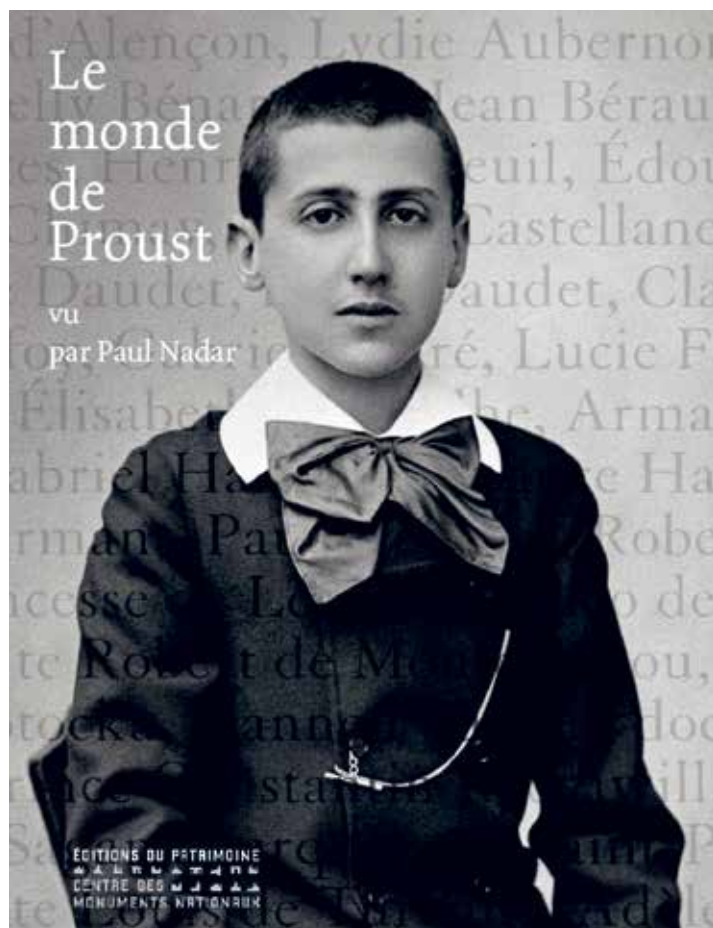
Pour se tenir informé des bruits de la rue, il compte sur Odilon Albarét. Celui-ci lui apporte régulièrement une moisson de mots, d'expressions, de slogans, tels que : « À la tendresse, à la verdure Artichauts tendres et beaux Ar-tichauts » ou « Tam, tam, tam, c'est moi le rémouleur qui rétame même le macadam ! », qu'on retrouve dans son carnet de notes puis dans *La Prisonnière* (1923).

Surmontant l'extrême fatigue, il sort parfois le soir, jamais avant dix heures, pour aller dans ces soirées qu'il affectionne, non pas pour s'y amuser, mais pour observer et dénicher des détails qui nourriront son œuvre. « Quand il s'intéressait à une robe, il fallait qu'il sache d'où venait la broderie, de quel point elle était faite, tout juste s'il ne voulait pas savoir la marque du fil avec lequel elle était cousue. » Pour que ses personnages collent parfaitement à sa vision, il les habille et les coiffe selon des modèles pris dans la réalité. Ayant besoin de décrire la toque d'un de ses personnages, il demande à la comtesse de Cheigné de lui montrer une de ses toques qu'il l'avait vu porter des années auparavant.

Cette anecdote nous confirme que sa mémoire est exceptionnelle. « Sans elle, disait-il, on ne peut pas comparer et c'est seulement en comparant qu'on arrive à compléter sa pensée. J'ai toujours eu besoin d'aller voir ou revoir (...). La vérité de la vie est dans l'observation et la mémoire. C'est pourquoi j'ai habillé et coiffé chacun de mes personnages du souvenir de tant d'autres que j'ai pris dans la vie. »

Une autre anecdote nous prouve, s'il en était besoin, que son œuvre occupe son esprit, à tout moment et en tout lieu. Une fois, rentrant plus tôt que d'habitude, il se plaint à Céleste de sa soirée gâchée « à la pensée d'une des notes que j'ai laissées sur le lit. Je sais que vous n'égarez jamais rien, mais j'avais beau être sûr, je n'étais pas tranquille. Si, par hasard, elle s'était perdue, ce serait terrible. Ça m'a tellement tracassé que je n'ai pas profité de ma soirée. Je suis parti dès que j'ai pu. » Bien évidemment, il la retrouve et alors, il est « fou de joie ». Souvent, une fois rentré, il engage, avec sa gouvernante, de longues conversations de deux, trois, voire quatre heures, qu'il interrompt brusquement d'un « il faut que je travaille » sans appel.

Plus les jours passent, plus son œuvre le consume et plus son asthme le mine. Il combat le temps dans une course morbide. Seule compte sa suite romanesque et il y travaille sans cesse, avec la seule crainte de ne pouvoir écrire un jour le fameux mot fin au bas d'une page.



PROUST SELON NADAR

Émile Zola, Sarah Bernhardt, Anatole France, Cocteau, Stéphane Mallarmé... ils sont nombreux à être passés devant l'objectif de Nadar.

Marcel Proust figure naturellement dans cette galerie de portraits. Les Éditions du patrimoine le rappellent dans un ouvrage, *Le monde de Proust*, où se mêlent des photos de l'auteur et de sa famille avec celles de célébrités qui ont inspiré des personnages d'À la recherche du temps perdu, comme la comtesse de Greffulhe ou le comte de Montesquiou.

Au total, 120 portraits de parents, d'aristocrates, de bourgeois, de cocottes et d'actrices, tous familiers du romancier, dont quarante inédits, tirés avec les plaques d'origine, invitent à une promenade sentimentale et nostalgique. F.G.

Cette course contre la montre, on la retrouve à tous les moments de la vie de Marcel Proust. Alors qu'en 1918-1919 il ne peut plus lire les trop petits caractères du dictionnaire, il se résout à porter des lunettes. Il en fait venir tout un choix de chez un oculiste, refusant de faire examiner sa vue par un ophtalme. Un « je n'ai pas le temps » coupe court à toute remarque, comme souvent. Une nuit, il confie à sa chère Céleste : « Je veux que, dans la littérature, mon œuvre représente une cathédrale. Voilà pourquoi ce n'est jamais fini. Même bâtie, il faut toujours l'orner d'une chose ou d'une autre, un vitrail, un chapiteau, une petite chapelle qu'on voit avec sa petite statue dans un coin. » Alors, luttant contre l'épuisement, il se lève et part à la recherche des choses de la vie.

Francis Gouge ■